

des champions généreux qu'elle prodiguait depuis deux siècles à toutes les grandes causes. Des Normands avaient défendu les deux Siciles contre les Sarrasins; des moines de Cluny et de Clairvaux avaient relevé la chaire de Saint-Pierre; des Français de toutes les provinces ne cessaient de passer les Pyrénées pour la guerre sainte, et un prince de Bourgogne venait de fonder le royaume de Portugal. L'Espagne et l'Italie s'acquittèrent en donnant saint Dominique et saint François.

CVII. A la veille de la triste guerre des Albigeois, un prêtre de Castille, âgé de trente-quatre ans, qui, tout petit, couchait sur la terre nue, et étudiant vendait ses livres pour l'amour des pauvres, avait traversé le Languedoc, allant baiser les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul. La soif des âmes le dévorait. Logé à Toulouse chez un Albigeois, il passa la nuit à l'entretenir, à le presser, à le convaincre, et conçut la pensée d'un ordre pour convertir les hérétiques. A son retour de Rome, il retrouva le mal accru, les esprits aigris; il se lia intimement avec le légat Pierre de Castelnau et avec les moines de Cîteaux, attirés comme lui par le péril. Le légat scella de son sang l'œuvre naissante, et Dominique résolut de le venger à sa manière. La guerre déchainée, il revient à Toulouse, foyer du mal, où l'archevêque même a trahi; il refuse la mitre, prêche pendant que les autres se battent, institue le rosaire pour le retour de la paix, sauve tout ce qu'il peut arracher au supplice, et brave lui-même la mort, dont il ne se croit pas digne. Ce fut dans cet esprit apostolique qu'il fonda les frères prêcheurs, sous le vieux manteau et la règle oubliée de Saint-Augustin. Et vraiment il était ressuscité le docteur des docteurs, le fléau des hérésies, le père de la vie monastique. A sa voix, les Albigeois revinrent en foule, touchés de sa vertu plus que de sa parole, et leur haine fut désarmée par cet apôtre sans défense.

CVIII. A peine réunis, ses seize disciples, dont huit Français, se dispersent vers les trois centres de la science, Paris, Rome et Bologne, sans abandonner Toulouse et sans oublier l'Espagne. Ils partent n'ayant ni argent ni protection, et ne se doutant guère

qu'ils seront dans ces fameuses capitales les restaurateurs de la science chrétienne. A Paris, ils reçoivent l'hospitalité dans une maison des faubourgs, consacrée aux pèlerins sous l'invocation de saint Jacques: de là leur nom bien connu de Jacobins, sous lequel l'Université leur permit d'enseigner la théologie. Saint Dominique vient les visiter, et de Paris envoie des fondateurs à Limoges, Reims, Metz, Poitiers, Orléans. Puis il parcourt le reste de l'Europe à pied, ressuscitant les morts, servi par les anges, faisant plus de chemin avec son bâton qu'aujourd'hui avec la vapeur. Enfin, après avoir cicatrisé les plaies du Languedoc, bâti plus de soixante couvents, établi un second ordre pour les femmes et un tiers ordre pour les fidèles, fait six voyages à Rome et semé des colonies jusqu'en Hongrie, il voit la mort s'approcher.

CIX. Partout l'œuvre de saint Dominique est florissante; dans chaque maison les frères nomment leur prier; les prieurs choisissent un provincial, les provinciaux un général, et l'ordre ne forme ainsi qu'une famille, où la plus douce liberté préside aux vertus les plus austères. Mais la robe blanche du frère prêcheur sera-t-elle longtemps l'image de sa vie? La première ferveur passée, qu'ont duré Cluny, Cîteaux, Clairvaux et toutes ces grandes abbayes, sitôt riches par leurs vertus, sitôt pauvres par leurs richesses? Où est l'homme sous le soleil qui possède le secret des choses durables? Cet homme, que saint Dominique cherchait, il le trouva un jour à Rome sous le capuchon d'un mendiant. Ils s'embrassèrent; ils passèrent une nuit en prière sans se rien dire; leurs cœurs s'étaient compris, et le mendiant avait donné son secret. Ne rien acquérir, ne rien posséder, vivre au jour le jour du pain de la charité: voilà le moyen d'être toujours libre et fort. Saint Dominique ordonna à ses frères d'être pauvres, et mourut content. Son ordre a vécu, puissante école de science, de travail, d'éloquence, de force et d'unité, pilier de la foi encore debout sans avoir été mutilé ni restauré, foyer des plus pures inspirations de l'art chrétien.

CX. Le mendiant en capuchon était saint François. Il devait mourir peu après saint Dominique, consumé à la fleur de l'âge par le feu de l'amour de Dieu, ayant aussi fait de grandes choses et fondé un ordre nouveau, second pilier apparu en vision à Innocent III pour soutenir la chancelante basilique de Latran. Fils d'un marchand d'Assise, qui lui avait ouvert le chemin de la fortune en vendant des draps de France, et par amour pour ce pays l'avait nommé François, néanmoins poète, musicien, chevaleresque, ami de la belle nature, roi des fêtes et des plaisirs, il était devenu, à vingt-quatre ans, fou d'amour pour Jésus-Christ, et, couvert de boue et d'insultes, il avait tout quitté pour épouser une dame inconnue et méprisée, M^{me} la Pauvreté, plus forte que la science et meilleure gardienne de la liberté. Ennemi des honneurs au point de ne pas vouloir être prêtre, il avait parcouru l'Italie, réconciliant les villes, apaisant les haines, apprivoisant les loups, sauvant les agneaux de la boucherie, chantant les louanges du Très-Haut avec les petits oiseaux, répandant sur ses pas la contagion de l'amour divin.

CXI. En un seul jour saint François avait réuni autour de lui, sous des cabanes de joncs, plus de cinq mille religieux. Loin de se complaire dans ce triomphe, il convoitait une bien autre jouissance, le martyre chez les infidèles. Déjà l'Adriatique l'avait rejeté sur ses côtes; la maladie l'avait retenu en Espagne, et six de ses frères, plus fortunés que lui, étaient morts au Maroc. Il s'échappa enfin, débarque heureux à Damiette, et vient apostropher le soudan d'Égypte, qui, ô fâcheux miracle! se sent le cœur touché, et le renvoie la vie sauve. De là, la Palestine le reçut, et ses larmes arrosèrent le saint sépulcre, dont ses enfants sont restés les gardiens. Revenu en Occident, il trouva son ordre languissant en Italie, mais vigoureux en France et en Allemagne, et il envoya son manteau à sainte Élisabeth de Thuringe, la mère des pauvres et la reine des saintes. Puis, ravi d'extase en extase, il reçut dans ses pieds, dans ses mains, dans son côté, les plaies de son Sauveur, et revint mourir de l'amour dont

son cœur était blessé en vue de sa chère ville d'Assise.

CXII. Quand il avait envoyé deux à deux ses disciples aux quatre coins de l'horizon, il s'était réservé la France, dont il parlait admirablement la langue. Puis, empêché d'y demeurer, il l'avait du moins traversée pour aller en Espagne, et il avait destiné à Paris un célèbre troubadour converti, ce roi des vers couronné par Frédéric II, devenu le bon frère Pacifique. Pacifique et son compagnon soignèrent d'abord les malades et les lépreux dans les hôpitaux, tout en mendiant leur pain. L'abbé de Saint-Germain-des-Prés leur donna un terrain, où ils bâtirent la couvent de l'Observance avec sa grande église et son collège célèbre, disparus comme tant d'autres monuments. Déjà les franciscains s'étaient répandus avec une incroyable rapidité. Cette immense famille, trop nombreuse pour ne pas se partager, devait croître en plusieurs rameaux, formés suivant les libres inspirations de l'amour, retombant quelquefois des hauteurs héroïques où avait plané leur père, mais ne se lassant pas de reprendre leur vol à sa suite et de reproduire à l'envi sa joyeuse pauvreté.

CXIII. Au lieu des Albigeois et des Vaudois, qui menaçaient de tout envahir et de détruire la société dans sa base, dominicains et franciscains couvrirent de concert le monde comme deux milices sœurs, prévenant les dangers de la science et de l'amour, donnant un aliment nouveau aux esprits et aux cœurs, échangeant leurs trésors de sagesse et de pauvreté, produisant l'une l'angélique saint Thomas d'Aquin, l'autre le séraphique saint Bonaventure, toutes deux indépendantes des princes et des lieux, nommant librement leurs chefs, toujours pauvres, destinées à sauver la liberté et à conjurer les périls de l'Église.

CXIV. La même année que saint François d'Assise, mourut le roi Louis VIII, après un règne court, mais pur. Le premier, depuis Hugues Capet, il n'avait pas encouru d'excommunication. La noble maison de Castille lui avait donné une princesse digne de lui, la reine Blanche, et il sulfrait à leur gloire

d'avoir laissé pour fils le bon, le grand, l'inimitable saint Louis.

CXV. Lorsque Louis IX perdit son père (1226), il était tout jeune, et longtemps encore sa mère l'entoura de tendres soins et de conseils sages, en même temps que d'une main ferme

elle lui conservait son royaume. En présence d'une femme, les grands vassaux avaient cru le moment venu de secouer l'autorité royale et, comme au temps jadis, de ne plus dépendre que de leur épée. Ils comptaient en même temps mettre la main sur les biens et sur les dignités de l'Église. N'étaient-ce pas eux qui, depuis Charlemagne, la soutenaient de leurs armes, qui avaient converti les Saxons, chassé les Sarrasins, détruit les Albigeois, et qui, chaque jour encore, brûlaient en grande pompe des hérétiques? Que pouvait-on leur refuser sans

injustice? Tout en tenant ce beau langage, ces hypocrites se liguèrent avec les Anglais, prenaient traitreusement les armes, et venaient ravager les environs de Paris. La reine était avec son fils à Montlhéry, et n'osait en sortir. Les bourgeois de Paris, se méfiant des seigneurs et amis du jeune roi, vinrent bravement le délivrer, et l'escortèrent de leurs bataillons jusqu'aux portes de leur bonne ville. Blanche reprit courage. Sans autres amis que Dieu



Le roi Louis VIII confiant à Blanche les secrets de l'État.

et les bourgeois, elle marcha contre le chef de la ligue, son perfide cousin le duc de Bretagne, qui avait osé recevoir le roi d'Angleterre à Saint-Malo; elle lui enleva la place de Bellême, et le força à demander la paix. Soumis et repentant, Pierre Mauclerc vint,

la corde au cou, se jeter aux genoux du roi; laissant à son fils le duché de Bretagne, il prit la croix, et jura de finir ses jours en Palestine (1234).

CXVI. Après lui, le plus important des seigneurs était le comte de Champagne, le poète Thibaut, épris à certains jours de la reine Blanche, et pourtant incertain entre elle et ses ennemis. Il changea trois fois de parti, et, toujours malheureux, il fut obligé de vendre au roi Blois, Chartres, Sancerre et Châteaudun. Puis, comme Pierre de Bretagne, il dit adieu aux plaisirs, aux dames et

au beau pays de France, et s'embarqua pour l'Orient avec le duc de Bourgogne, les comtes de Bar, de Vendôme et le fils de Simon de Montfort, aussi ardents à la croisade que naguère à la révolte. L'empire français de Constantinople, aux prises avec les Grecs et les Bulgares, et la Terre-Sainte désolée par les Turcs, se disputaient ce précieux renfort. Ils firent voile pour Ptolémaïs; mais, guerroyant chacun de leur côté, contents d'enlever

quelques troupeaux aux environs de Damas ou de Gaza, ils tombèrent dans un piège, furent accablés par les Turcs, laissèrent Montfort prisonnier, et, revenus en petit nombre, ne songèrent plus qu'à revoir la France. Le poète Thibaut alla mourir dans son royaume de Navarre, héritage de sa femme.

CXVII. Au milieu de ces folles tentatives des grands, Blanche avait solidement établi ses fils. Robert était comte d'Artois; Alphonse, déjà investi du comté de Poitiers, avait épousé la fille du dernier Raymond de Toulouse, et l'héritière de Provence avait apporté en dot le reste du Midi à Charles d'Anjou. Quant à saint Louis, il avait grandi en âge et en vertu sous l'aile de sa mère. « Mieux vaut mourir que mal faire, » lui répétait-elle sans cesse. Ce fut la devise de toute sa vie, partagée entre l'amour du bien et le mépris de tous les dangers.

CXVIII. Ses turbulents et incorrigibles vassaux éprouvèrent les premiers son courage. De même que les seigneurs du Nord exploitaient tour à tour le voisinage de la France et de l'Empire, de même ceux du Midi appuyaient leur indépendance tantôt sur les Français, tantôt sur les Anglais. Cette fois ils invoquèrent le roi d'Angleterre, et à leur tête se mit le comte de la Marche, gendre de Pierre Mauclerc, hôte félon qui quitta honteusement la table royale pour lever le drapeau de la révolte. Saint Louis ne perdit pas de temps. Avec une ardeur de jeune

homme, il emporta bravement le pont de Taillebourg (1242), rejeta les rebelles au delà de la Charente, les poursuivit l'épée dans les reins jusque sous les murs de Saintes, et les écrasa avant qu'ils pussent rentrer dans la place. Le comte de la Marche vint se mettre à sa merci et demander à genoux son pardon, tandis que devant lui ses ennemis triomphants

et vengés se faisaient couper les cheveux, qu'ils avaient juré de laisser croître. Les Anglais demandèrent une trêve de cinq ans.

CXIX. Cependant, dans son ardeur à suivre l'ennemi, le jeune roi s'était fatigué outre mesure. Revenu à Paris, il tomba gravement malade, et fut bientôt si bas, qu'une dame qui le gardait le crut trépassé et couvrit son visage. Quand il rouvrit les yeux, il demanda la croix. Une voix lui avait parlé, et Dieu lui avait commandé de délivrer la Terre-Sainte. Ainsi, à

peine rendu à ses amis, il allait s'arracher de leurs bras. Sa mère le pleurait comme mort, et craignait de ne plus le revoir. Pour tout le royaume, son départ n'était-il pas une menace de guerre civile et la perte d'une paix si récente? Mais il demeurait inébranlable, et, comme pour justifier sa confiance, les hommes les plus turbulents et jusqu'au comte de la Marche, entraînés par son exemple, juraient de partir avec lui.

CXX. Pendant que saint Louis achetait et faisait creuser le port d'Aigues-Mortes, qu'il



Saint Louis à Taillebourg. (P. 117.)

y réunissait une flotte, et qu'il amassait à Chypre d'immenses approvisionnements de blés et de vins, un grand débat tenait l'Europe suspendue. La cause n'en était pas nouvelle : Frédéric II, ce jeune roi de Naples qu'Innocent III avait défendu contre Othon et plus tard sacré Empereur, avait, en reconnaissance, promis de prendre la croix. Mais, fasciné par sa propre grandeur, entouré de légistes et de poètes, qui flattaient son ambition ou chantaient ses vices, il n'avait employé qu'à asservir l'Italie les impôts et les soldats levés sous prétexte de croisade. Puis il était parti excommunié comme Barberousse, avait traité avec les Turcs, était entré à Jérusalem; mais les chrétiens d'Orient l'avaient reçu comme un fléau de Dieu, non comme un libérateur, et sur son passage toutes les églises s'étaient fermées. Furieux, il abandonna la Terre-Sainte à son triste sort, revint dans le royaume de Naples, que Dieu, disait-il, eût préféré, s'il l'eût connu, et là déchargea de nouveau sa haine sur l'Italie, saccagea Milan, et força le pape à se réfugier au delà des Alpes. Innocent IV réunit un concile à Lyon, prononça la déchéance de cet empereur, plus musulman que chrétien, et proposa à saint Louis la pourpre pour l'un des siens. Le pieux monarque refusa ce funeste héritage : c'était assez du royaume dont il avait à rendre compte. D'ailleurs, il ne voulait pas fermer les voies du repentir à l'incorrigible Frédéric, qu'il connaissait mal, et qui, en échange de sa médiation auprès du pape, prévint les Turcs de ses préparatifs de guerre et de ses projets sur l'Orient.

CXXI. A ce même concile de Lyon avaient paru les ambassadeurs d'un peuple nouveau, les Tartares, qui, surpassant l'ardeur conquérante des Turcs, venaient de soumettre la Chine, la Russie et les trois quarts de l'Asie. Sortis des grands steppes à l'est de la mer Caspienne, on aurait pu les prendre d'abord pour ce peuple Gog ou Magog, qui, commandé par l'Antéchrist, devait dominer la terre. Mais, au contraire, à les entendre, cherchant des alliés contre les enfants de Mahomet, ils étaient amis des chrétiens, disposés à recevoir

le baptême; leur chef se faisait même passer pour déjà converti. Quels alliés inattendus pour les croisés que ces Tartares, qui avaient déjà balayé devant eux tous les Turcs d'Asie, et pour qui la délivrance de la Palestine ne serait plus qu'un jeu! Quelle perspective pour l'Église que la conquête de cet empire, allant jusqu'aux rives de l'autre Océan! Quelles espérances pour l'unité toujours rêvée de la grande famille humaine! Des religieux franciscains partirent aussitôt pour prêcher Jésus-Christ aux khans de Tartarie. Leur mission ne resta pas sans succès : de là les traces que le christianisme a laissées en Asie et en Chine, attestant qu'il fut à la veille d'y régner. Mais les hommes crurent trop tôt au triomphe toujours laborieux de la vérité. Au bout d'un siècle les ouvriers allaient manquer à cette moisson naissante; l'empire de Chine, abandonné à sa décrépitude, devait demeurer le plus vaste chef-d'œuvre de la sagesse de l'homme livrée à ses seules forces, et les Tartares attendent encore, pauvres et ignorants sous leurs tentes, d'être appelés à la vérité ou à de nouvelles conquêtes.

CXXII. Pendant que les premiers missionnaires se dirigeaient vers la Tartarie, tranquille de ce côté et comptant sur l'alliance de ces barbares, saint Louis résolut d'attaquer l'Égypte, vieille terre d'impiété, dernier et puissant refuge des Turcs. Il alla recevoir à Saint-Denis la panetière et le bourdon de pèlerin, et prit la route d'Aigues-Mortes, au milieu des cris d'enthousiasme et des larmes de ses peuples (1248). A Cluny, sa mère, qui ne pouvait se détacher de lui, l'embrassa une dernière fois; c'était à cette main chérie et respectée qu'il confiait, en son absence, le gouvernement de la France. Avec lui partaient son épouse Marguerite, ses frères Robert d'Artois et Charles d'Anjou (Alphonse de Poitiers devait amener l'arrière-garde), puis le duc de Bourgogne, le duc Pierre de Bretagne, les comtes de Saint-Pol, de Dreux, de Bar, de Soissons, de Blois, le dernier Archambault de Bourbon, destiné à mourir en route; le comte de la Marche, qui, par testament, rendait tous biens mal acquis; enfin le sire de Joinville, qui devait revenir

sénéchal et ami du roi. Les uns s'en allaient pleins d'ardeur et de joie; les autres n'auraient pu sans pleurer tourner la tête du côté de leurs châteaux et de leurs petits enfants; tous avaient convoqué serviteurs et vassaux pour leur dire un adieu, peut-être le dernier et pour réparer les torts commis à leur égard. A côté de cette brillante noblesse marchaient des laboureurs, des artisans, de bons bourgeois, et parmi eux le sage Étienne Boileau, plus tard prévôt des marchands; enfin force prêtres pour dire la messe et chanter l'office, et pour donner au besoin un coup de main à la bataille: l'un d'eux, détroussé par des sergents du roi, en avait tué trois d'un coup, et, pour sa peine, saint Louis lui avait fait prendre la croix; en Orient, les occasions ne manquèrent pas d'exercer sa bravoure.

CXXIII. Les uns s'embarquèrent à Aigues-Mortes, les autres à Marseille. Grande fut la surprise de ceux qui n'avaient jamais vu la mer, quand, après avoir entonné le *Veni creator* et mis à la voile, ils se sentirent bercés par les vagues et s'endormirent, sans savoir s'ils ne se réveilleraient pas au fond de l'eau. A Chypre se trouvèrent les provisions que le roi y avait amassées depuis deux ans : tonneaux de vins entassés comme des montagnes, monceaux d'orge et de blé, dont le dessus avait germé à la pluie, mais dont l'intérieur était aussi frais qu'au sortir de la grange. Cette prévoyance n'était pas inutile; car les seigneurs avaient à peine emporté de quoi payer leur passage et vivre pendant la traversée.

CXXIV. Après quelques mois passés à se refaire, la flotte se remit à la mer. Chose admirable à voir, dix-huit cents voiles marchaient de concert, et couvraient l'horizon. Par malheur, une affreuse tempête s'éleva et dispersa tout. Un quart à peine se trouva réuni sur les côtes d'Égypte, en face de Damiette. Prévenu et par les préparatifs faits à Chypre et par les envoyés du perfide Frédéric II, l'ennemi était sur ses gardes; il avait rangé sur la rive ses escadrons aux cuirasses dorées, aux tambours et aux cors retentissants. Le roi tient conseil. Les chefs sont d'avis d'attendre le reste de la flotte; mais ils

sont sans abri, un nouveau coup de vent pourrait les emporter. Saint Louis ordonne de débarquer. Lui-même, en dépit de ceux qui veulent l'arrêter, se précipite dans l'eau jusqu'à la ceinture. Son exemple entraîne toute l'armée. Les Turcs, surpris, s'enfuient vers la ville, et envoient en toute hâte des pigeons au soudan du Caire pour lui demander du secours. N'en recevant pas assez tôt, ils mettent le feu aux magasins et aux entrepôts de Damiette, et abandonnent sans défense cette riche cité.

CXXV. En pareil cas, l'usage donnait au roi le tiers du butin et le reste aux soldats. Saint Louis fut plus sage : renonçant le premier à sa part, il fit mettre de côté tout ce qui se trouva de grains ou de riz. Mais les seigneurs, maudissant sa prévoyance, gaspillèrent en plaisirs fugitifs les ressources de Damiette, et louèrent les boutiques si cher, qu'il n'y vint nul marchand de Grèce ou d'Italie. Les mauvaises mœurs devinrent tellement effrontées, que le roi fut obligé de renvoyer de ses gens, pris en flagrant délit aux portes de sa tente. Les fruits de ce premier succès et un temps précieux se perdirent à attendre les vaisseaux dispersés par la tempête et les renforts commandés par Alphonse de Poitiers.

CXXVI. Chacun arrivé, il fallait faire quelque chose, sortir de cette place et repousser les Turcs qui, rôdant aux environs, venaient chaque nuit assassiner les sentinelles. Devant les croisés s'ouvre un pays nouveau pour eux. C'est là cette merveilleuse Égypte, fameuse dans les livres saints, cette terre d'iniquité et de puissance diabolique. Le Caire, sa capitale, mérite bien le nom de Babylone, car c'est l'ennemie de Jérusalem.

Voilà le fleuve mystérieux dont la source cachée est au paradis terrestre, et qui, du haut de ses cataractes infranchissables, apporte encore aux hommes le gingembre, la cannelle, la rhubarbe, fruits tombés des arbres du jardin des délices. A l'aspect de ces pays inconnus, les sages craignent de s'aventurer, et conseillent avant tout de prendre Alexandrie, bon port pour la flotte, riche entrepôt pour l'armée. Mais le frère du roi, le